

Fulcanelli, *Le Mystère des Cathédrales et l'interprétation ésotérique des symboles hermétiques du grand œuvre*, Paris, Pauvert, 1964.

Le Mystère des Cathédrales, publié pour la première fois en 1926, est un ouvrage énigmatique. Qui se cache derrière le pseudonyme de *Fulcanelli* ? Cet homme a-t-il véritablement bénéficié du *Don de Dieu* ? Il est difficile aux simples chercheurs que nous sommes d'en juger. Si Fulcanelli affirme en certains endroits avoir « de bonnes raisons », « appuyées sur l'expérience » (p. 127) de croire ce qu'il affirme (à propos du mercure), nous ne sommes pas à même de déterminer de quel genre d'expérience il s'agit. Le grand hermétiste Emmanuel d'Hooghvorst parle dans son *Fil de Pénélope* de « ce savant Fulcanelli », mais que peut-on en déduire ?

Mais que son ouvrage soit le fruit d'une véritable expérimentation ou d'une compilation de sources elles-mêmes inspirées, il sera d'une grande aide au chercheur hermétique. Présentant une interprétation alchimique inédite des chefs-d'œuvre architecturaux que sont Notre-Dame de Paris, la cathédrale d'Amiens, l'Hôtel Lallemant de Bourges et la croix cyclique d'Hendaye, Fulcanelli a le grand mérite de décrire avec une clarté rare chaque étape et chaque composant du Grand-Œuvre alchimique.

Nous laissons au lecteur le soin de se faire son idée et le plaisir d'en déguster quelques extraits :

Notre-Dame de Paris possédait un hiéroglyphe [...], qui se trouvait sous le jubé, à l'angle de la clôture du chœur. C'était une figure de diable, ouvrant une bouche énorme, et dans laquelle les fidèles venaient éteindre leurs cierges ; de sorte que le bloc sculpté apparaissait souillé de bavures de cire et de noir de fumée. Le peuple appelait cette image *Maistre Pierre du Coignet*, ce qui ne laissait pas d'embarrasser les archéologues. Or, cette figure, destinée à représenter la matière initiale de l'Œuvre, humanisée sous l'aspect de *Lucifer (qui porte la lumière, – l'étoile du matin)*, était le symbole de notre *pierre angulaire*, la *pierre du coin*, la *maîtresse pierre du coignet*. « La pierre que les édifiants ont rejetée, écrit Amyraut, a été faite la *maîtresse pierre du coin*, sur qui repose toute la structure du bastiment ; mais qui est pierre d'achoppement et pierre de scandale, contre laquelle ils se heurtent à leur ruine. ». (p. 61).

Enfin, dans l'*Ave Regina*, la Vierge est appelée proprement *Racine (Salve, radix)* pour marquer qu'elle est le principe et le commencement du Tout. « Salut, racine par laquelle la Lumière a brillé sur le monde. » (p. 92)

La mythologie [...] nous raconte que [*Libéthra*] était une fontaine de *Magnésie*, laquelle avait, dans son voisinage, une autre source nommée *la Roche*. Toutes deux sortaient d'une grosse roche dont la figure imitait le sein d'une femme ; de sorte que l'eau semblait couler de deux mamelles comme du lait. Or, nous savons que les anciens auteurs appellent la matière de l'Œuvre notre *Magnésie* et que la liqueur extraite de cette magnésie est dite *Lait de la Vierge*. Il y a là une indication. Quant à l'allégorie du mélange ou de la combinaison de cette eau

primitive issue du *Chaos* des Sages, avec une seconde eau de nature différente (quoique de même genre), elle est assez claire et suffisamment expressive. De cette combinaison résulte une troisième *eau qui ne mouille point les mains*, et que les Philosophes ont appelée tantôt *Mercure*, tantôt *Soufre*, selon qu'ils envisageaient la *qualité* de cette eau ou son *aspect* physique. (pp. 95-96)

Cependant, nos maîtres dans l'Art ont soin d'attirer l'attention du lecteur sur la différence fondamentale existant entre la calcination vulgaire, telle qu'on la réalise dans les laboratoires chimiques, et celle que l'Initié opère dans le cabinet des philosophes. Celle-ci ne se fait par aucun feu vulgaire, ne nécessite point le secours du réverbère, mais demande l'aide d'un *agent* occulte, d'un *feu secret*, lequel, pour donner un aperçu de sa forme, ressemble plus à une eau qu'à une flamme. Ce *feu*, ou cette *eau ardente*, est l'étincelle vitale communiquée par le Créateur à la matière inerte ; c'est l'*esprit* enclos dans les choses, le *rayon igné*, impérissable, enfermé au fond de l'obscur substance, informe et frigide. (pp. 105-106).

Pour donner quelque idée de l'extension que prit la symbolique des couleurs, – et spécialement des trois majeures de l'Œuvre, – notons que la *Vierge* est toujours représentée drapée de *bleu* (correspondant au *noir*, ainsi que nous le dirons par la suite), *Dieu* de *blanc* et le *Christ* de *rouge*. Ce sont là les couleurs nationales du drapeau français, lequel, d'ailleurs fut composé par le maçon *écribouille* Louis David. (p. 111)

La Terre est noire, l'Eau est blanche ; l'air, plus il approche du Soleil, et plus il jaunit ; l'aéther est tout à fait rouge. La mort de même, comme il est dit, est noire, la vie est pleine de lumière ; plus la lumière est pure, plus elle approche de la nature angélique, et les anges sont de purs esprits de feu. Maintenant, l'odeur d'un mort ou d'un cadavre n'est-elle pas fâcheuse et désagréable à l'odorat ? Ainsi, l'odeur puante, chez les Philosophes, dénote la fixation ; au contraire, l'odeur agréable marque la volatilité, parce qu'elle approche de la vie et de la chaleur. (p. 114).

Le coursier, symbole de rapidité et de légèreté, marque la substance spirituelle ; son cavalier indique la pondérabilité du corps métallique grossier. À chaque cohobation, le cheval jette bas son cavalier, le volatil quitte le fixe ; mais l'écuyer reprend aussitôt ses droits, et cela tant que l'animal exténué vaincu et soumis, consente à porter ce fardeau obstiné et ne puisse plus s'en dégager. L'absorption du fixe par le volatil s'effectue lentement et avec peine. Pour y réussir, il faut employer beaucoup de patience et de persévérance et réitérer souvent l'affusion de l'eau sur la terre, de l'esprit sur le corps. Et c'est seulement par cette technique, – longue et fastidieuse, en vérité, – que l'on parvient à extraire le sel occulte du Lion rouge avec le secours de l'esprit du Lion vert. (p. 123)

C'est pourquoi les Sages, sachant que le sang minéral dont ils avaient besoin pour animer le corps fixe et inerte de l'or n'était qu'une condensation de l'Esprit universel, âme de toute chose ; que cette condensation sous la forme humide, capable de pénétrer et rendre végétatifs les mixtes sublunaires, ne s'accomplissait que la nuit, à la faveur des ténèbres, du ciel pur et de l'air calme ; qu'enfin la saison pendant laquelle elle se manifestait avec le plus d'activité et d'abondance correspondait au printemps terrestre, les Sages, pour ces raisons combinées, lui donnèrent le nom de *Rosée de Mai*. (p. 138)

En fait, la coction linéaire et continue exige la double rotation d'une même roue, mouvement impossible à traduire sur la pierre [c'est-à-dire à représenter en sculpture] et qui a justifié la nécessité des deux roues enchevêtrées de manière à n'en former qu'une. La première roue correspond à la phase humide de l'opération, – dénommée élixation, – où le composé demeure fondu, jusqu'à formation d'une pellicule légère, laquelle, augmentant peu à peu d'épaisseur, gagne en profondeur. La seconde période, caractérisée par la sécheresse, – ou assation, – commence alors, par un second tour de roue, se parfait et s'achève lorsque le contenu de l'œuf, calciné, apparaît granuleux ou pulvérulent, en forme de cristaux, de sablon ou de cendre. (p.160)

Telle est la signification alchimique du coq, emblème de Mercure chez les païens et de la résurrection chez les chrétiens. Ce coq, tout volatil qu'il soit, peut devenir Phénix. Encore doit-il, auparavant, prendre l'état de fixité provisoire qui caractérise le symbole du goupil, notre renard hermétique. Il est important, avant d'entreprendre la pratique, de savoir que le mercure contient en soi tout ce qui est nécessaire au travail. « Béni soit le Très-Haut, s'écrit Geber, qui a créé ce Mercure et lui a donné une nature à laquelle rien ne résiste ! Cas sans lui, les alchimistes auraient beau faire, tout leur labeur deviendrait inutile. » C'est l'unique matière dont nous avons besoin. En effet, cette eau sèche, quoique entièrement volatile, peut, si l'on découvre le moyen de la retenir longtemps au feu, devenir assez fixe pour résister au degré de chaleur qui aurait suffi à l'évaporer en totalité. Elle change alors d'emblème, et son endurance au feu, sa qualité pondéreuse lui font attribuer le renard comme enseigne de sa nouvelle nature. L'eau est devenue terre et le mercure soufre. Cette terre, cependant, malgré la belle coloration qu'elle a prise au long contact du feu, ne servirait de rien sous sa forme sèche ; un vieil axiome nous apprend que toute teinture sèche est inutile en sa siccité ; il convient donc de redissoudre cette terre ou ce sel dans la même eau qui lui a donné naissance, ou, ce qui revient au même, dans son propre sang, afin qu'elle devienne une seconde fois volatile, et que le renard reprenne la complexion, les ailes et la queue du coq. Par une seconde opération semblable à la précédente, le composé se coagulera de nouveau, il luttera encore contre la tyrannie du feu, mais cette fois dans la fusion même et non plus à cause de sa qualité sèche. Ainsi naîtra la première pierre, non absolument fixe ni absolument volatile, toutefois assez permanente au feu, très pénétrante et très fusible, propriétés qu'il vous faudra augmenter à l'aide d'une troisième réitération de la même technique. Alors le coq, attribut de saint Pierre, pierre véritable et fluente sur laquelle repose l'édifice chrétien, le coq aura chanté trois fois. Car c'est lui, le premier Apôtre, qui détient les deux clefs entrecroisées de la solution et de la coagulation ; c'est lui qui est le symbole de la pierre volatile que le feu rend fixe et dense en la précipitant. Saint Pierre, nul ne l'ignore, fut crucifié la tête en bas... (pp. 164-165)

Voyons, dites-nous, vous qui avez déjà tant labouré, que prétendez-vous faire auprès de vos fourneaux allumés, de vos ustensiles nombreux, variés, inutiles ? Espérez-vous accomplir de toutes pièces une véritable création ? – Non, certes, puisque la faculté de créer n'appartient qu'à Dieu, l'unique Créateur. C'est donc une *génération* que vous désirez provoquer au sein de vos matériaux. Mais il vous faut, dans ce cas, l'aide de la nature, et vous pouvez croire que cette aide vous sera refusée si, par malheur ou par ignorance, vous ne mettez pas la nature en état d'appliquer ses lois. Quelle est donc la condition primordiale, essentielle, pour qu'une

génération quelconque puisse être manifestée ? Nous répondrons pour vous : l'absence totale de toute lumière solaire, même diffuse ou tamisée. Regardez autour de vous, interrogez votre propre nature. Ne voyez-vous pas que, chez l'homme et les animaux, la fécondation et la génération s'opèrent, grâce à certaine disposition des organes, dans une obscurité complète, maintenue jusqu'au jour de la naissance ? Est-ce à la surface du sol, – en pleine lumière, – ou dans la terre même, – à l'obscurité, – que les graines végétales peuvent germer et se reproduire ? Est-ce le jour ou la nuit que tombe la rosée fécondante qui les alimente et les vitalise ? (p. 172).